



# JOURNAL DE GUIGNOL

ILLUSTRÉ

Toute communication relative à la rédaction ou à l'administration, doit être adressée rue des Célestins, 8.

Les manuscrits ne sont pas rendus.

Drôlatique, Satirique, Amphigourique;  
Cascadeur, Fouilleur et Gouailleur; Épatant, Ébêtant et Désopilant;  
très-peu Littéraire, mais par-dessus tout Honnête Canard

Quiconque a un abus à signaler, un vice à flétrir, une vertu persécutée à défendre, peut recourir en toute confiance à Guignol.

Sa discrétion égale la solidité de sa trique.

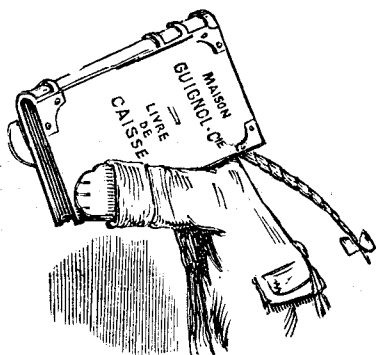
## AVIS

Rédaction et Administration du Journal de Guignol : 8, RUE DES CÉLESTINS, à l'entresol.  
Bureaux ouverts tous les jours, de 2 heures à 5 heures.

### ABONNEMENTS

Un an ..... 8 francs.  
Six mois..... 5 »

Nous n'acceptons pas de timbres-poste pour le prix de ces abonnements.



## Le Vingt-quatre Juin

PETITE PIÈCE... SANS ALCOVE

### SCÈNE PREMIÈRE

Guignol, Madelon.

GUIGNOL. — Dis donc, Madelon, as-tu d'argent?

MADÉLON. — En velà z'une question.

GUIGNOL. — As-tu d'argent?

MADÉLON. — Pour que j'en oye, n'aurait fallu d'abord que te m'en donnes.

GUIGNOL. — Une fenotte a toujours d'argent.

MADÉLON. — Toujours d'argent! te me prends donc pour une poutrône, pour une va-nu-fesses! Te crois p't-être que je travaye sus la bardagnière pendant que te fais ta ronde journalistique?

GUIGNOL. — Je te dis pas tout ça : je te dis si t'as d'argent, na, pace qu'y faut savoir où nous en sons de nos affaires.

MADÉLON. — Ben sûr que te veux d'argent pour licher.

GUIGNOL. — Et pis après! On me pendrait pas pour ça; on ne pend pus, vu que le Pèresident de la République n'a laissé rouiller les feurces assassineuses de la guiyotine, même qu'y garde les ponteaux pour éclairer son pouàle quante y fera de relème.

MADÉLON. — Ça m'arregarde pas, toutes ces histoires. Faut pas veni me tarabuster avé ces patrigots. J'ai mon ménage à sogner, moi, et...

GUIGNOL. — Encore une fois as-tu d'argent, que velà...

MADÉLON. — C'est pas mon affaire.

GUIGNOL. — Te me laisseras donc pas parler, avé tes interruptions, charipe! Pisque je te dis que velà la Singe-en-Baptiste que vient.

MADÉLON. — Eh ben! je te la souhâte bonne et n'heureuse.

GUIGNOL. — Te sais donc pas, grande bugne, que le regrattier va s'amener pour ramier ses pecuniaux!

MADÉLON. — Alorsse, te crois que c'est moi que va payer le loyer?

GUIGNOL. — Pisque c'est toi que commandes dans la cassine, pisque te fais le ménage, pisque t'esses le minisse de l'inférieur, des finances, du nerfe de la guerre, quoi.

MADÉLON. — Qué que ça sénifié tout ça?

GUIGNOL. — Eh ben! arregarde voir comment que ça se passe à la Chambrée des disputés; c'est la Chambrée que régale, et c'est les minisses que paient, même que ça fait querquefois de bouziyage quante le questin aux escalins n'esse pas bien plein.

MADÉLON. — Mais qu'est-ce que te viens me bajafler d'impolitique?

GUIGNOL. — Pisque je te dis que t'esse le minisse de l'intérieur.

MADÉLON. — Alorsse, toi t'areprésentes la Chambrée; et te fais de la belle ovrage comme cusses: te japiyes, te blagues, on dirait de z'ordissoirs que ronchonnet; te liches à la buvette toute la journée, et te fais débarouler les pecuniaux, mais pas chez moi. Dépuis que t'esses fourré dans c'te sampillerie de jornal à deux ronds, t'esses devenu z'encore pus mange-tout qu'autrefois.

GUIGNOL. — Si te veux pas te taiser, je te fiche un *Avis-Guignol* dans le purchain mimero, et pis que ce sera tapé.

MADÉLON. — Voui; eh ben, ça m'empêchera pas de dire que depuis que te friquentes ces journalistes, ces rédacteurs, t'esses un drôle de mami. Te m'as pas seurement donné deux yards, depuis que te trames tes artiques. Faut pas me faire prendre de gonfles de carpes pour de chelus: quoi donc que te fais des picayons que te gagnes au jornal?

GUIGNOL. — Te sais ben que c'est [Gnafron que n'est le caissier.

MADÉLON. — Ah! ça se voit ben, son pif n'en devient si z'écarlate qu'on dirait qu'y n'a mis dessus un panaire de cardinal.

GUIGNOL. — Ça d'abord c'est pas ton affaire.

MADÉLON. — Ah! te crois ça; pourtant c'est pas avé ses argent à lui tout seul qu'y se culotte la trogne; te lui donne ben un fameux coup de main.

GUIGNOL. — Que t'esse cancorne, ma pauvre Madelon! si j'y donnais un coup de main, son pif n'en deviendrait blanc comme de neige, puisque le sanque serait refoulé z'au dedans.

MADÉLON. — Cause toujours, y n'a qu'à s'amener, ton Gnafron, avé son picou si tellement rouge qu'y n'excite les taureaux; y n'a qu'à s'amener, je lui parlerai z'en français.

GUIGNOL. — Y te comprendra pas; c'est z'un gone de St-Georges, un gone de la rue Ferrachat. — Tez, escoute-le que chante. Le velà!

### SCÈNE II

Guignol, Madelon, Gnafron.

GNAFRON *entre en titubant; il chante:*

Le vin dissipe la tristè... é... esse  
Ah! liqueur enchanteresse!.....

MADÉLON. — Ah ben! il est frais, le gone!

GUIGNOL. — Salut d'amiquié, mon vieux cavet.

GNAFRON. — Laisse-moi donc fenir ma remance; t'esses pas à la Chambrée pour faire de z'interruptions.

MADÉLON. — S'agit pas de ça; nous faut d'argent pour payer le regrattier.

GNAFRON.

Qui que paie un terme à la fureur du propriè  
N'est aussi qu'un méchant qu'y faut fichier à l'eau.

GUIGNOL. — Oh! oh! y fait de z'incitations arcadémiques!

MADÉLON. — Voui, mais je crois pas que le regrattier se contentera de ça.

GNAFRON. — Le mien je le paic pus; y n'a crevogné de colère l'autre jour:

Il aimait trop le bail, e'est ce qui l'a tué.

MADÉLON. — Chignol, je te défends de lui parler; te vois ben qu'il est saoul.

GNAFRON. — La bourgeoise que se fâche! Chignol, c'est le mement de s'escanner; je t'attends en bas à la buvette.

GUIGNOL. — Te sais ben que j'ai pas le rond.

GNAFRON. — Bon, j'ai compris; dépêche-toi, ça va chauffer.

## SCÈNE III

Guignol, Madelon.

MADÉLON. — T'as pus qu'à choisir maintenant entre lui et moi.

GUIGNOL (*à part*). — Je peux pourtant pas me brouiller avé Gnafron, je peux pourtant pas non plus me brouiller avé la canante, vu que ça m'embête de manger à la gargotte, je suis pus habitué à c'te cuisine.

MADÉLON. — Enfin, moi je veux pas me trouver au bout du rouleau, vu que tous ceusses à qui nous leur devons sont z'escandalisés de voir que t'enrichis les vinaigres et les bouchons et que note boulanger va faire quinquaille; rapport à nous.

GUIGNOL. — Nom de nom, qu'elle est embêtante c'te colombe, qui vient fourrer son nez de partout!

MADÉLON. — T'hésites! Aguiou, je retourne chez ma mère.

GUIGNOL. — Comme te voudras. Mais laisse-moi n'au moins jusqu'à dimanche pour demander conseil à Gnafron.

MADÉLON (*à part*). — Heureusement. Quoi donc que je deviendrais sans ce cher Guignol!

GUIGNOL. — Je descends consurter m'n ami Gnafron. — Ange, va!

## Réponse au Maître DODOLPHE (PONET)

Chef d'orchestre de la Comédie polie, tic  
Commère-sciante et musicale;

Villa Boueuse

MONPLAISIR

### PREMIÈRE ÉPITRE

Dodolphe, tu me fais de la peine!...

Dodolphe, tu me navres!...

Car, — à quoi bon te dissimuler plus longtemps ton état — le devoir d'un ami n'est-il pas d'éclairer

celui qu'il aime sur sa situation fâcheuse, — tu dégénères, Dodolphe, tu reviens à l'enfance, tu tombes dans un gâtisme qui nous afflige et qui cause — j'en suis sûr — le désespoir de ta famille et de ta belle-mère.

Tu as eu des malheurs, mon chéri?... Ah! ne nie pas... Je le sais... tu as eu des malheurs.

Des huissiers impitoyables ont porté une main sacrilège sur ton mobilier, qui, jusqu'ici....

Mais à quoi bon te rappeler d'aussi cuisants souvenirs?... Ce serait aviver la plaie toujours saignante de ton cœur, et appuyer un doigt cruel sur une blessure, qui n'est pas encore refermée.

Pauvre âme souffrante!... je comprends tes douleurs et.... je ne les partage pas.

Oh! ce n'est pas de l'égoïsme, crois le bien, Dodolphe. Mais enfin, sois juste, puis-je compatir à des maux dont toi seul es l'auteur?... Non, n'est-ce pas?... Et cependant je t'aime bien, Dodolphe!... Oh! oui, je t'aime bien!... (crois ça et bois de l'eau de la Compagnie.)

Et ton amitié reste sourde à la mienne... Et tes mains, trop tôt séniles, brandissent le haillon de la discorde et de la haine!...

Guignol — j'en prends le Gourguillon à témoin, — Guignol t'avait laissé exploiter ton petit commerce en paix, et, pas plus Cogne-Mou que Claque-Posse, nul ne songeait parmi nous à te relancer dans ta bauge, ni à te déranger dans tes travaux de caisse.

Et cependant qu'as-tu fait, Dodolphe?... Tu as — *horresco referens!* (tu es bachelier et tu comprendras cette exclamation du cœur), tu as agité devant nos yeux, depuis longtemps sevrés de ton image, je ne sais quel spectre fantastique qui nous a fait rêver de cimetières et de maison de fous.

Voyons, Dodolphe, interroge, non pas ta conscience, il y a longtemps qu'elle joue de la clarinette, la pauvre, aux abords de quelque pont des Arts, — et tu ne lui as pas même, — ô ingrat! — donné un de tes caniches pour l'éclairer dans sa route incertaine! — mais interroge ce qui peut te rester de raison dans ton crâne dénudé et chargé d'ennuis.

Et demande à cet infiniment petit s'il croit que la trique de Guignol est du bois dont on fait les chocolatiers et les directeurs de Kursaal!

Si oui, c'est que cet animalcule est aussi bête, ou aussi déchu que toi.

Si non... il te conseillera mieux, et te dira qu'il est imprudent de remuer la m... quand on est pas muni d'un bâton d'une longueur et d'une solidité suffisantes pour s'éviter à soi-même les délaboussures et les atouchements dangereux...

Enfin, — te le dirais-je? — tu te répètes trop, Dodolphe. Tu veux toujours chanter et... faire chanter la même chanson sur le même air. Tu en arrives avec les fastidieux refrains et les ritournelles, dont la musique fleurit l'orgue de barbarie et l'accordéon d'aveugle, à produire les mêmes effets que les chaudrons de M. Coquerel ou les glaciers de M. Lortet.

C'est bien joli, quand on les voit une fois; mais quand on vous les fait repasser trois ans de suite devant les yeux, cette obsession finit par vous agacer, et on n'y prête plus aucune attention.

Tu n'es pas en peine pour trouver autre chose, n'est-ce pas, mon chéri? Eh! bien, trouve autre chose... Au moins tu nous amuseras.

Que diable! Lacenaire — à qui tu as emprunté la plus originale de ses inventions (1) — n'avait pas qu'un tour dans son sac. Fouille le fond du tien, mon Dodolphe, fouille-le assidûment et qu'à ta prochaine audition il en sorte quelque chose de neuf, mais — contre ton habitude — de spirituel aussi.

Sans cela, vois-tu, ton piano — pardon! ton journal — malgré ses huit octaves ne vaut pas les trois sous, dont les imbéciles soulagent leur gousset, pour s'abreuver de grand art et de musique de chambre.

L'écueil est là, Dodolphe; songes-y!

Sur ce, je dépose un innocent baiser — rassure-toi, j'ai de l'eau de Botot en quantité suffisante pour me rincer la bouche après cette délicate opération — sur ton crâne jaunâtrement ivoiré et je te prie d'agréer les amicales salutations que je me refuse à t'adresser.

A la semaine prochaine, mon loulou, et ne te fais pas trop de bile jusque là.

PIQUE-BISE

P. S. — Au cas où la mémoire te ferait défaut, je tiens à ta disposition un dictionnaire de la *Langue verte*,

(1). — Lacenaire, après sa tentative d'assassinat sur le garçon de recette Genevay, se voyant sur le point d'être pris, réussit à s'échapper en criant lui-même: au voleur!... à l'assassin!.

(Causes Célèbres).

## MANUEL DES ARTS ET MÉTIERS MANUEL DE L'APPRÊTEUR

### HYACINTHE

Un hippopotame qui fait risette. Taillé à coup de hache dans un bloc de chair, pesant et massif, l'aspect d'une ébauche en trois coups de pinceau. La figure large a des rubescences vineuses, encadrant une bouche en coup de sabre agrémentée du plus ignare des sourires.

Encore un veinard et un vrai celui-là. — Un des derniers qui ont profité, et largement, des faveurs de notre belle industrie Lyonnaise. — Parti de bien bas, il est arrivé suffisamment haut pour se griser à fond et se convaincre qu'il est un personnage.

Au temps où cinq ou six apprêteurs se partageaient la besogne et les bénéfices du métier, Charles Vignat avait à son service le monsieur dont plus haut j'esquissais la silhouette. — Hyacinthe occupait un emploi modeste. Deux fois par jour, cocher en chef de l'usine, il conduisait en ville les fourgons, emportait et rapportait des soieries, et, la balle classique sur l'épaule, faisait sa tournée dans le quartier du Griffon.

Cependant, quelque calme qu'il fût en apparence, Hyacinthe ne se trouvait pas heureux, l'ambition le dévorait et il attendait impatient le jour où ses économies lui permettraient de mettre son plan à exécution.

Ce jour arriva. Hyacinthe s'établit à son compte. Il avait peu d'argent, mais il avait sa femme, une maîtresse femme, entre toutes, à qui, certainement, il doit son succès. Quelques bons ouvriers de Vignat, confiants

en son étoile, le suivirent et c'est ainsi qu'il commença. C'était alors la bonne époque. Les quatre grandes usines se partageaient la besogne, dictaient leurs conditions à la fabrique, conditions que la force des choses obligeait à subir. — Avec un bon sens pratique qu'il faut lui reconnaître, Hyacinthe comprit qu'entre les prix exagérés de ses grands collègues et les prix de perte, il y avait encore une marge suffisante pour faire rapidement fortune. — A deux pas de ses anciens patrons, à l'emplacement de la scierie Laurent, disparue dans un incendie, Hyacinthe dispose ses ateliers. Les premiers temps sont quelque peu durs; toutefois le succès arrive. Dès ce jour il comprend qu'il est un personnage, et, pour que nul n'en ignore, il le fait savoir à tous. Sa démarche devient solennelle; il reprend quelque peu le balancement habituel de son torse, et, tout comme un bonze chinois, passe de longues heures dans la contemplation de son nombril qui commence à s'arrondir et où vient s'étaler une chaîne d'or volumineuse et du plus parfait mauvais goût.

Bientôt son local de la rue Montbernard devint trop étroit; c'est alors qu'aux Charpennes, à deux pas du Pré-aux-Cleres, il fit bâtir la belle usine sur la porte de laquelle son nom s'étale en lettres d'or. On le surprend quelquefois en face de son immeuble, la paupière noyée, le regard humide, contemplant amoureuxment son œuvre.

Hyacinthe ne se souvient pas du passé. Orgueilleux, vantard, outrecuidant, dur au pauvre monde, c'est le type parfait du parvenu inintelligent. Ses collègues des « Apprêteurs Réunis » lui jouent des tours invraisemblables dont il ne s'aperçoit pas, pourvu qu'une main cares-

sante vienne froter son échine. Il y a peu de temps, au moment où les Apprêteurs Réunis partirent en guerre contre la fabrique Lyonnaise, ils choisirent pour porte-parole, dans leurs conciliabules avec les fabricants, ce malheureux ahuri d'Hyacinthe. Denis Grapillon préparait le plan de campagne, faisait la leçon à Hyacinthe qui, à son tour, débitait aux négociants ébahis, un programme dont l'élaboration témoignait du délire incontestable du cervellet procréateur.

Hyacinthe est maintenant dévoré d'une autre ambition: Il veut être Conseiller municipal et ne refusera pas, croyez le bien, s'il se trouve des imbéciles pour l'envoyer à la Chambre.

En attendant, et ne pouvant faire mieux, il a brigué la présidence honoraire d'une société musicale des Charpennes. Il a fallu s'en débarrasser bien vite. Incapable de jouer le « Clair de la lune » sur un mirliton d'un sou, il était intraitable pour les pistons et féroce pour les trombones. Par contre, son court passage à la tête de cette Société a suffi pour semer la discorde et amener de nombreuses querelles; depuis son départ obligé, tout est rentré dans le calme.

Hyacinthe, qui reste intraitable en face d'un ancien camarade dans le besoin, est plein de douceur pour son chien et s'arrête pour écouter roucouler les colombes.

On m'affirme même, que, entre intimes, après un dîner solide, Hyacinthe se lève quelquefois, dirige son regard vers le ciel et, d'une voix tremblante et émue, pousse sa petite romance sentimentale.

Je demande à lui entendre chanter « les Myrtes ».

PIQUE-BISE.

édition revue et corrigée, et augmentée d'un grand nombre de locutions, non encore passées dans l'usage. C'est un Delvau très complet et qui... ne vient pas de la bibliothèque.

P. B.



### Organsin cuit et trame souple

Quelques chastes citoyens bien connus dans le monde des affaires, se sont réunis au café Kléber et ont décidé la formation d'une société protectrice de la vertu.

Une indiscretion nous permet de donner les noms des principaux instigateurs de cette œuvre philanthropique entre toutes.

A côté de l'ancien vice-consul du Portugal, le suave Gagnière, l'homme du Kursaal de Genève, vient se placer en première ligne, le foulardier Bloch, dit le protecteur des ourleuses, Vincent la Moule, Conaud, Alexandre, ont promis leur concours le plus dévoué. Il n'est pas jusqu'au graveur Dalbos, dit « Té, mon bon », qui n'ait promis son appui. — Afin de bien pénétrer le Comité d'organisation de la grandeur du rôle « Té, mon bon » a raconté l'histoire de *la Poule*.

L'ombre de Roux présidait à cette réunion.

Tardy et Durand poursuivent l'organisation de leur grande usine, des Charpennes. Afin que personne ne doute de leur ferme intention de toujours marcher de l'avant, ils ont procédé à quelques essais d'apprêt parfaitement heureux sur 40 à 50,000 mètres de satin. Ils sont arrivés à créer un nouvel article dit : « Satin-dentelle », qui ne peut manquer d'obtenir un certain succès.

Eugène Durand continue ses libéralités vis-à-vis de ses employés des deux sexes. Il est question de lui donner un conseil judiciaire. — On cite un employé, depuis vingt-sept ans dans la maison, dont il vient de porter les appointements à 1,500 francs.

Ses collègues de la fabrique doivent faire auprès de lui une démarche collective afin de refréner un peu ses ardeurs philanthropiques.

Les grandes chaleurs produisent de désastreux effets sur l'organisme de Denis Grapillon. — La femme d'un de ses ouvriers qui avait refusé de lui laisser constater l'élasticité de ses jarrelières a vu son mari expulsé de la grande usine à Denis. — Cependant Denis, toujours prêt à récompenser la bonne volonté, avait fait l'offre sérieuse d'un portefeuille qui n'était pas garni de billets de la loterie de Nice.

La jeune personne, insensible aux charmes de ce monogénaire plein de sève, a cru devoir faire du pétard.

Denis ne s'est pas fâché et a simplement déploré qu'il y ait encore des gens arriérés et comprenant mal les affaires.

Le père Pradel, suffoqué à l'annonce du saut de carpe de Gonzène a tenté de se suicider en avalant un chiné écru en 120 de large. — Les employés ont arrêté à temps cet acte de désespoir. — La même affaire Gonzène a également produit des effets désastreux sur le trio Meurer, Lamellet et Barral. — Meurer qui cependant idolâtre son abdomen a supprimé de sa

table tous les vins fins et les a remplacés par la limonade au réglisse nature.

Le bureau de bienfaisance du premier arrondissement a reçu un don anonyme de quatorze sous. — Une indiscretion nous permet de révéler au public le nom des généreux donateurs, qui ne sont autres que Maret, Picard frères, Georges Cerf, le Petit Félix et Mesdames Marx Blum.

Ma lampe s'assombrissant faute de combustible, je suis obligé de suspendre ici ma chronique. C'est exactement le cas de deux maisons du quartier des Capucins qui vont être obligées de s'arrêter... faute d'huile.

DUROQUET JUNIOR.



### LE CADAVRE EXPLOSIF

Nous recevons depuis quelques jours quantité de lettres exigeant de nous des explications au sujet de la brusque interruption de notre feuilleton : *le Cadavre Explosif*.

Parmi celles-ci, la dernière en date — elle est du 17 juin — nous demande si « M. Bontapin n'en a pas fait plus long, ou si c'est un lapin que Guignol a posé au public. »

Nous allons répondre sans tour ni détour.

Chacun sait que le dernier feuilleton se terminait ainsi : *la fuite au prochain numéro*.

Eh bien ! M. Bontapin avait mis tant d'âme dans la composition de son œuvre et surtout dans le passage relatif à la lutte entre les mousquetaires et leurs adversaires, que l'illustre romancier avait totalement égaré ses personnages.

La poursuite avait été si vive, la fuite si échevelée, que, chasseurs et chassés, M. Bontapin n'avait pu remettre la main ni sur les uns ni sur les autres.

Et M. Bontapin, affolé et essoufflé par cette course fantastique, était revenu dans nos bureaux, la tristesse au cœur et la soif au gosier.

Quelques litres d'excellent Brindas lui ayant rapidement rendu ses fonctions vitales et intellectuelles, nous lui avons donné le conseil de ne raconter sa mésaventure à personne et d'interrompre — sans rien dire — la publication de son œuvre.

Mais nous avions compté sans nos lecteurs.

Ceux-ci, à qui M. Bontapin avait su mettre imprudemment l'eau à la bouche, ont réclamé la suite de leur feuilleton et nous avons été obligés de relancer l'éminent romancier sur la piste qu'il avait dû tout d'abord abandonner.

Après quatre jours d'infructueuses recherches M. Bontapin a pu enfin retrouver les héros, — ou du moins ce qui restait des héros de son œuvre — dans un cabaret borgne de la Guillotière, où ils écoulaient très attentivement l'histoire d'une cavalcade, racontée par une jeune fille en cheveux et en corset.

M. Bontapin a eu beaucoup de peine pour les emmener avec lui ; mais, grâce à la promesse qu'il leur a faite de leur montrer d'autres jeunes filles plus en cheveux et plus en corset, que celle dont ils buvaient en ce moment les paroles, il a pu les décider à le suivre et à reprendre le chemin du *Journal de Guignol*.

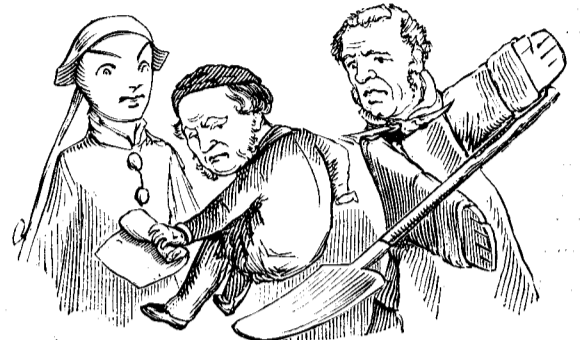
Nous les avons enfermés — pour plus de sûreté — dans une des vitrines de notre salle des dépêches, où nos lecteurs seront admis à les visiter tous les jours

de 2 à 5 heures, jusqu'à jeudi, 30 juin, date à laquelle ils devront reprendre leur service, pour figurer de nouveau dans le feuilleton de M. Xavier de Bontapin.

C'est donc JEUDI, 30 JUIN, que le *Journal de Guignol* reprendra la publication du : **Cadavre explosif**.

Prière d'en faire part aux amis et connaissances, et, si vous êtes contents et satisfaits, envoyez-nous du monde et... des bouteilles de vin. Nous l'aimons très frais et naturel.

ARISTIDE CANEMBOIS



### TEUTONIANA

Pour faire un civet, des naïfs prétendent qu'il faut un lièvre ; pour absorber un bock convenable, chose assez importante par ce temps de canicule, des intéressés affirment qu'il nous faut des produits de Munich.

C'est absolument l'opinion de F. Chatelan, brasserie Guillaume-Tell et des heureux propriétaires de la Taverne du Lion d'Or. Et soyez convaincus que ce n'est pas une opinion désintéressée.

Ceci dit, ouvrons une petite parenthèse !

A l'heure présente, s'inspirant de l'émotion causée par de récents événements, c'est à qui cherchera autour de lui, Prussiens, Bavares, Wurtembergeois et autres Allemands. — Spéculant sur cet entraînement respectable et parfaitement justifié, des faméliques attendant après leur copie, pour se procurer la soupe et le bœuf quotidiens, remplissent leurs canards hebdomadaires de renseignements plus ou moins discutables et jetent à la face de personnalités honorables, et bien françaises, des insinuations susceptibles de faire aller le petit commerce et d'amener un petit bénéfice.

C'est ainsi que nous avons vu dans la liste publiée à cet effet dans un canard que récemment, il n'est pas possible de nommer, au milieu de noms parfaitement honorables et honorés, le nom de Umdenstock. Or, la personnalité, aussi malproprement mise en cause, est celle d'un ancien et brillant officier de cavalerie, honnête et vaillant soldat qui porte noblement la médaille des braves.

En présence d'aussi maladroites divagations, il importe de faire la part du conventionnel et du véridique, de s'enquérir et de n'accuser qu'à bon escient.

Telle est la ligne de conduite toujours suivie et que l'on suivra toujours au *Journal de Guignol*, qui est, et restera un journal Français et honnête.

Que Guillaume-Tell et le Lion d'Or fassent de la réclame pour les liquides allemands, c'est leur droit et presque leur devoir.

Cherchez donc le moyen d'empêcher les Étrangers de prêcher pour leur saint et de chercher à favoriser la diffusion de leurs produits nationaux. — Les propriétaires des établissements dont nous parlons n'ont certes pas vu le jour aux Pierres-Plantées, pas plus qu'aux Charpennes. — Leur demander de débiter des produits nationaux serait trop exiger d'eux, et en faisant le contraire, ils restent dans la logique de leur rôle.

Ce qui me semble moins compréhensible, c'est l'appui que certains mauvais Français leur prêtent en exagérant la popularité faite autour de leurs produits.

Quand vient le soir, à Guillaume-Tell on s'entasse ; au Lion d'Or on s'empile ; et l'argent lyonnais quotidien

nement drainé, ne tarde pas à prendre la direction du Rhin.

Au Lion d'Or surtout, rendez-vous habituel de la colonie Allemande. Tout ce que la soierie Lyonnaise compte de gretoteux et de ficelés vient s'installer et faire risette au comptoir du plus Prussien des Allemands.

C'est l'engouement du jour, l'actualité du moment. On les voit venir, nos soyeux, sanglés dans leurs vestons à l'anglaise, leurs pieds mal bâties emprisonnés dans des écrase-violettes fantastiques, absorber, très dignes, les produits salicylés du débilitant et proclamer bien haut leur supériorité, « Ad majorem Germaniæ Gloriam ».

Je crois qu'il serait intéressant de faire connaître un peu le commerçant ordinaire de cette boutique à Prussiens mal famée; — que les nécessités des affaires obligent à certains contacts, nous ne nous faisons point faute de le reconnaître; mais, en y mettant toute la bonne volonté possible, nous ne pouvons croire qu'il soit indispensable que de bonnes gens, ayant vu le jour de ce côté du Rhin, fassent leur compagnie ordinaire des employés tudesques de Behrem, Warburg, Beier et Katz, Knobloch, Brussel et Kiefe, et cent et une autres boutiques, ejusdem farinae.

Monsieur MALUNI

## Impressions du Monsieur qui a vu les Courses

DIMANCHE 19 JUIN.

— 2 heures 1/2. — J'arrive..... Au moment où je fais mon entrée, le poste installé au pesage prend les armes et ne bat pas aux champs. Je dois à la plus stricte vérité d'avouer que ces honneurs ne me sont nullement adressés. C'est au général Davoust que l'armée rend ses hommages... ré...gimentaires.

Je promène mon regard sur le public des tribunes et de l'enceinte... Peu de monde... point de toilettes... et un soleil... Un soleil, qui a certainement dû toucher une part importante sur les bénéfices réalisés par les divers buffets, installés un peu partout par Maderni...

— 3 heures. — Une cloche de pensionnat teinte avec fureur et obstination. La piste se vide lentement. Les cages à poulets, construites par la Société pour la plus grande gloire des Compagnies de pêches à la sardine, s'emplissent rapidement et les éventails s'agitent avec frénésie.

Un monsieur, costumé en jockey d'Epsom, et monté sur un cheval quelconque, se promène autour de l'enceinte de la pelouse. C'est sans doute un employé de la Société des Courses, qui s'assure de la solidité des barrières et de l'enthousiasme modéré de la foule.

— 3 heures 1/2. — Le Monsieur costumé en jockey d'Epsom a terminé son inspection. Il rentre au pesage, l'air très satisfait.

— 4 heures. — La cloche se livre de nouveau à son énervante sonnerie.

Dans l'enceinte du pesage, de jeunes messieurs très bien, la poitrine ornée de petites pancartes rouges, jaunes et noires, ressemblant à de mignons écriteaux d'aveugles, se précipitent vers les barrières.

On entend quelques exclamations, on entrevoit quelques coursiers fougueux, en proie à un mors aux dents inexplicable... Puis une musique militaire joue un quadrille folichon... et les petits messieurs très bien regagnent avec vélocité les diverses cabines de bain élevées par M. Reginbaud sur le terrain de la Société des courses.

— 4 heures 1/2. — Je commence à m'em...bêter furieusement.

— 5 heures. — Toujours cette cloche!...

— 5 heures 1/2. — Encore la musique... Pendant une heure la sonnerie du pensionnat fait relâche... J'en profite pour suivre l'exemple du jockey d'Epsom... j'inspecte les martyrs du sport, mes frères... Je saisis au vol cette conversation :

— Comprenez-vous ça?

— Quoi donc?

— Cette fantaisie incompréhensible de la Société des courses?

— Quelle fantaisie?

— Comment, vous ne savez pas?

— Non!...

— Eh bien, la Société a donné 5,000 francs à M. Reginbaud pour installer le pari mutuel sur son champ de courses.

— Je ne vois pas...

— Attendez!... Ceux qui avaient procédé à cette même organisation sur le champ de courses de Bonneterre offraient à la Société leur concours gratuit au besoin... et on leur a carrément refusé cette faveur... si c'en est une.

Y comprenez-vous quelque chose?...

— Pas du tout!... En somme cela regarde la Société et le public ne souffre pas de cette dépense exagérée.

— Je l'avoue, mais c'est étrange tout de même.

— 6 heures. — Mon supplice est fini... Je m'empresse de regagner mon domicile où je réfléchis longtemps aux avantages procurés par la Société des courses de Lyon aux éleveurs des départements, et aux plaisirs qu'elle a oublié de procurer au public.

### RÉSULTATS

??

LUNDI 20 JUIN

— 2 heures 1/2. — La foule est considérable... Jamais j'en ai tant vu de vieilles pataches et de toilettes exotiques.

Le soleil, fatigué sans doute de la petite fête de la veille, a cru devoir se dérober... Il fait un peu plus chaud, voilà tout...

Les cages à poulets regorgent de victimes... La cloche recommence ses fanfares insipides... On dirait une Kermesse de laitiers...

— 3 heures. — Je glisse un regard sur le pesage... J'aperçois une effroyable quantité de redingotes étonnantes et de robes, dûes sans doute au génie des couturières de Brindas ou de Bouzy-les-Choux... Où diable la Société a-t-elle été dénicher ce public impossible?...

— 3 heures 1/2. — Le service est fait d'une façon pitoyable. Un cirque de foire de banlieue l'aurait organisé beaucoup mieux que cela...

Pas de dégagements pour les tribunes... La foule, à la fin de chaque course, encombre les sorties... C'est une cohue incroyable... On se croirait à l'incendie de l'Opéra-Comique...

— 4 heures. — Pourquoi la Société ne délivre-t-elle pas de tickets pour sortir de l'enceinte des courses, comme elle en délivre pour sortir des tribunes et du pesage?...

Mystère et fumisterie!...

— 5 heures. — Deux vieilles dames — ces messieurs prononcent : vieille garde, — plâtrées comme des dragées de Verdun et costumées comme des écuyères de cirque, échangent les propos suivants :

— Etes-vous venue hier?...

— Oh! ma chère, y pensez-vous?... Le monde chic n'assiste qu'à la réunion du lundi...

Un gavroche passe en ce moment, en criant :

— Cigares, cigarettes, feu!...

Comme moi, il surprend la conversation des deux poupées.

— Eh! va donc, vieille grue, hurle-t-il exaspéré.

J'avoue que je n'ai pas eu le courage de le blâmer.

— 5 heures 1/2. — Je m'endors.

— 6 heures. — Je m'en vais.

### RÉSULTATS

Un pic-pocket arrêté.

Un bras de jockey cassé...

Un cheval revenu boiteux...

Un jockey désarçonné...

Un public mystifié...

Une dame désarticulée...

C'est tout...

### CONCLUSION

Encore deux journées comme celles de dimanche et lundi et la Société des courses de Lyon aura droit à un enterrement de première classe.

Ce n'est pas Guignol qui s'en plaindra... Il adore le saucisson.

COGNE-MOU.



## SPECTACLES ET CONCERTS

### CÉLESTINS

La première de *Cléopâtre* a eu lieu samedi, 18 juin, devant une salle assez bien garnie.

Donner un compte-rendu exact de la pièce est impossible. C'est une suite ininterrompue de quiproquos et de coq-à-l'âne impossibles, et parfois assez drôles.

Nous recommandons surtout aux lecteurs la scène des hallères, au deuxième acte.

Les artistes des Célestins sont à la hauteur de leurs rôles. Nos compliments surtout à MM. Mercier et Albert. Le personnel féminin n'est pas à dédaigner... sous le rapport plastique...

Il y a surtout au troisième acte un déshabillé vraiment charmant et qui fait avantageusement valoir les formes... naturelles de Mme Perrin.

En somme *Cléopâtre* finira très bien la saison, si M. Dalbert fait, avec la pièce de MM. Ferrier et Solié, alterner la *Boîte à Bibi et Bébé*, ou les *Compagnons de la Truelle*.

### CONCERTS LUIGINI

Tous les soirs, grand concert. Entrée : 0,50

Les mardis et vendredis, grande fête artistique. Entrée : 1 fr.

### FÊTE DE BIENFAISANCE

Grande fête de bienfaisance organisée par la Société des employés de commerce : *la Prévoyante*, au profit de sa caisse de secours, au parc de Bonneterre, le 3 juillet prochain.

Nous publierons prochainement le programme. En attendant, bonne chance à la Société.

## PETITE CORRESPONDANCE

*Ramolinos.* — Grande bugne, si te crois que nous vons perdre note temps à déchiffrer les gognandises! Nous avons ben aute chose à faire.

*7 et 3.* — Ça t'embête, pauvre petite canante chérie; mais te sais ben qu'on peut pas faire de z'omelettes sans casser de z'œufs. Pourquoi donc que ce grand galavard s'est fichu dans c'te position peu intéressante et encore moins n'honnête?

*X., taffetaqué.* — Viens au bureau du journal. Ce que te dis là est parpissant d'intérêt; seurement t'en dis pas assez long; te me fais veni l'eau à la bouche, tez.

*A. D.* — Merci de ton envoi; mais Guignol veut pas te faire de réclame; c'est pas une cassine à annoncer.

*Dur-à-Cuire.* — Ces histoires-là sont pas faites pour note journal; faut fiche ça dans le siau aux équevilles; sans quoi, gare à ton colivet.

*Léon.* — T'aurais dû aller chez le porcureur impériable de la Ripublique; avé de pillandres comme ça faut pas batifoler. As-tu z'encore les reçus? t'as qu'à les envoyer en rue de la Bombarde. Mais t'as bien tardé pour ça.

Le Gérant : E. PATINAUD.

Imp. WALTENER ET C<sup>o</sup>, rue Belle-Cordière, 14. — Lyon.